



La “ coloniale ” au secours de la Sérénissime : la place des soldats étrangers dans l’histoire de Venise

Bernard Doumerc

► To cite this version:

Bernard Doumerc. La “ coloniale ” au secours de la Sérénissime : la place des soldats étrangers dans l’histoire de Venise. Mélanges d’études et de recherche en l’honneur de G. Jehel, CAHME, pp.215-230, 2002. hal-00292919

HAL Id: hal-00292919

<https://hal.science/hal-00292919>

Submitted on 3 Jul 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« La “ coloniale ” au secours de la Sérénissime :
la place des soldats étrangers dans l’histoire de Venise »**

***Mélanges d’études et de recherche en l’honneur de G. Jehel, Amiens,
CAHME, 2002, p. 215-230.***

La République de Venise conquiert par le glaive un vaste empire colonial. Tout permettrait de penser que la tradition du chevalier combattant, le *miles*, fait du noble vénitien l’égal de ses homologues aristocrates des royaumes féodaux de l’Occident chrétien. Il n’en est rien. À Venise, la réalité est autre car il n’y a pas de confiscation de la violence par un groupe de guerriers. La *virtus* laisse la place à la bravoure du combattant mais la société d’ordre ne prend pas la même dimension au sein du monde lagunaire¹. Le fondement de la puissance militaire se concrétise après 1204, quand le doge devient gouverneur “ du quart et demi de la Romanie ” à la suite du dépeçage de l’empire romain d’Orient de concert avec les Latins. Désormais, il faut défendre ces possessions coloniales éloignées de la métropole face aux contre-attaques byzantino-génoises et mettre en valeur les territoires². De plus, les Vénitiens reçoivent les trois huitièmes de Constantinople et les meilleures escales maritimes en mer Égée et en mer Ionienne. L’achat de l’île de Crète, vendue par Boniface de Montferrat au mois d’août 1204, complète ce dispositif. La machine territoriale est en marche, aucune puissance politique de l’époque ne l’arrêtera jusqu’au début du XVI^e siècle³.

Dans ces conditions, l’État vénitien est contraint de constituer une force armée permanente : d’abord une force navale, après la création de l’escadre du Golfe chargée de faire respecter la police des mers, ensuite c’est le tour des troupes terrestres. Ce n’est pas dans le modeste duché, très limité en superficie, que les hommes sont disponibles. Il faut aller les chercher au loin : dans les possessions coloniales d’outre-mer. Les corps d’armées nommés dans cette étude, la coloniale, s’illustrent sur tous les champs de

¹ F. Cardini, *L’acciar de’ cavalieri, studi sulla cavalleria nel mondo toscano e italico (secc. XII-XV)*, Florence, 1997, p. 13 ; P. Pieri, *Il Rinascimento e la crisi militare italiana*, Turin, 1952, p. 667.

² *Storia di Venezia, dalle origine alla caduta della Serenissima*, Rome, 1997, tome III ; B. Doumerc, *La difesa dell’impero*, p. 237-251.

³ E. Concina, *La machina territoriale, la progettazione della difesa nel cinquecento veneziano*, Bari, 1983, p. 21.

bataille. Les chefs d'escadrons eux-mêmes, rarement vénitiens, obéissent à la règle en vigueur jusqu'au début du XVI^e siècle interdisant aux nobles de commander un contingent de plus de vingt-cinq soldats⁴. Sans doute la peur du tyran conspirant en vue d'un coup d'État.

Pendant la période médiévale, il est nécessaire de la rappeler, la guerre est un mode de vie ; les périodes de paix ne durent pas longtemps et l'expression de la violence reste un modèle de comportement collectif ou individuel. Plusieurs conflits terrestres ou maritimes agitent les derniers siècles médiévaux. Au début du XV^e siècle, le début de l'expansion territoriale dans la péninsule se concrétise entre 1404 et 1425. La prise de Vérone et de Padoue est l'oeuvre des condottieri italiens, Francesco Gonzaga, Jacopo dal Verme qui trouvent l'appui indispensable des forces militaires venues de l'outre-mer. Comme la République engage une partie redoutable qui mobilise l'essentiel de ses forces militaires, certaines régions déjà soumise à l'autorité de Saint-Marc en profitent pour contester cette domination : par exemple, les guerres autour de Padoue poussent les habitants de Zara, en Dalmatie, voulant secouer le joug vénitien, à se révolter. Ce sont des Crétois regroupés en masse qui partent mater la rébellion des Dalmates, soit 9 000 cavaliers et 10 000 fantassins⁵. Le recours aux réputés stradiotes entre dans ce contexte, nous les retrouverons dans tous les conflits où se trouve engagée l'armée vénitienne. Ils sont mentionnés pour la première fois en 1402, combattant déjà autour de Padoue : le Sénat ordonne le transfert de cavaliers albanais restés à Nègrepont vers Corfou puis Venise⁶. Le patronyme de ces soldats aventuriers ne laisse aucun doute sur leur pays d'origine⁷. C'est, de plus, le départ d'un exode massif de mercenaires mis à la disposition des forces armées de la République. Désormais, l'art de la guerre n'est plus l'expression d'une caste nobiliaire : la férocité de l'engagement l'emporte sur le respect d'un code de valeurs chevaleresques. Il faut exterminer les captifs, semer la terreur chez l'adversaire pour obtenir la victoire à n'importe quel prix.

⁴ G. Contarini, *De magistratibus et Reppublica Venetorum*, Basilea, 1547, p. 179, repris dans M. E. Mallett, *L'organizzazione militare di Venezia nel '400*, Rome, 1989, p. 254.

⁵ F. Thiriet, *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, 2 vol., Paris, 1959, tome II, Misti, 46, f. 157 et suiv.

⁶ C. Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen Âge*, 9 vol., Venise, 1880-1890, tome III, p. 79.

⁷ B. Kedar, "Toponymic surnames as evidence of origin : source of medieval views", *Viator*, 4, 1974, p. 123-129.

À partir du début du XV^e siècle, la présence des coloniaux est documentée dans chaque conflit opposant la République à des adversaires proches ou lointains, sur terre ou sur mer. Partout on trouve “ dans toutes les villes des régions soumises par les Vénitiens, beaucoup d’Albanais à cheval, lesquels ont pris le nom grec de stradiote, hommes de grand cœur qui font beaucoup. Ils ont dévasté la Morée en partie sous domination turque, l’ont réduite à néant et désertifiée. Ces gens sont par nature très rapaces, aptes à la chevauchée plus qu’à la bataille⁸ ”. Cette bataille évoquée peut-être avec nostalgie par l’auteur, c’est la guerre traditionnelle, respectueuse de conventions définies au préalable entre les belligérants. On comprend mieux la transformation radicale opérée dans la stratégie des armées italiennes au XV^e siècle si on prend en compte l’action des contingents coloniaux. En 1498, un condottiere préparant son contrat d’engagement demande à un proviseur vénitien si “ la guerre se fera à l’italienne ou à la stradiote⁹ ”. Il réclame alors une solde conséquente car il connaît les usages : un ducat par tête coupée, un demi-ducat pour une paire d’yeux énucléés ou pour une main sectionnée. Les ceintures des stradiotes, des *zagdari* et des *elmetti* resplendissent d’autant de sordides trophées payés comptant par le représentant de la République.

Ces stradiotes originaires d’outre-mer ne constituent pas des groupes supplétifs, une arrière-garde de réserve. Ils composent le noyau dur des armées même si les chroniqueurs du temps regrettent l’outrance de leurs mœurs : pillage, saccage, escarmouche, tout est bon pour anéantir l’adversaire¹⁰.

La République comprend vite que l’utilisation des stradiotes représente un atout de premier ordre. Elle fidélise ces combattants en leur proposant des contrats d’enrôlement de longue durée très rémunérateurs et en acceptant des arrangements avec la morale. Cause de nombreuses controverses au sujet de sa monstrueuse cruauté, la guerre “ à la stradiote ” répond aux nécessités du pouvoir vénitien : affaiblir par tous les moyens l’adversaire¹¹. Cette tactique nouvelle usant des francs-tireurs spécialistes de la guérilla oblige l’adversaire à fortifier ses positions pour protéger les garnisons et les magasins de fournitures. De ce fait, l’immobilisation plus longue des troupes adverses est plus

⁸ Coriolan Cippico, *Delle guerre dei Veneziani nell Asia*, Venise, 1796, p. 181 et C. Ancona, *Milizie e condottieri*, dans *Storia d’Italia*, vol. 5, Documenti, Turin, 1973, p. 643-665.

⁹ Domenico Malipiero, *Annali Veneti dall anno 1457 al 1500*, Archivio Storico Italiano, VV, 1844, p. 507.

¹⁰ Girolamo Priuli, *I diarii, Rerum italicarum scriptores*, 2^e éd., Bologne, 1938, tome XXIV, p. 247.

coûteuse et favorise d'autant plus la modalité des assaillants. Les stradiotes attaquent la nuit, traversent des fleuves agrippés à la crinière de leur monture et, en petits groupes répartis en divers points, poussent à la confusion la plus totale “ faisant croire à tous qu'ils sont mille quand ils sont cent ”.

Les contemporains les reconnaissent aisément “ avec une longue barbe, à deux pointes, cheveux longs en tresse dans le dos, une longue casaque de coton très épais sur les épaules, un turban ou un chapeau conique sur la tête ”. Sanudo dit que les stradiotes sont des gens appelés aussi Épirotes, Turcs, Grecs ou Albanais, de grand courage, prêts à toutes les bravoures. Leurs chevaux sont grands, capables de fatigue et véloce. Ensemble, ils surpassent tous les autres [soldats] mais ceux de Nauplie sont les meilleurs. Les fameux mercenaires suisses les surnomment *Teufelskopf*, tête de diable¹². Peut-être que ce casque appelé chapeau albanais par Rabelais est bien spécifique dans les gravures françaises illustrant le formidable assaut de Fornovo¹³.

Les soldats *provisionati* et autres mercenaires *condottieri* apportent la mobilité nécessaire à certaines formes d'engagement militaire : l'embuscade, l'attaque des convois de ravitaillement, la reconnaissance du terrain et le coup de main contre une garnison isolée dans une modeste place forte. L'effet de surprise et la violence d'un bref assaut autorisent toutes les audaces, les cavaliers se désengagent de l'action militaire aussi rapidement qu'ils sont arrivés. Ils sont insaisissables : Bernardo Contarini, un des proviseurs aux stradiotes, déclare qu'il a été choisi par les chefs de clan albanais car il les connaît tous, parle leur langue, respecte leurs coutumes et favorise la guérilla tant appréciée par les stradiotes car “ ils peuvent agir partout en même temps ”. Aptes à la rapine, ils emportent le butin et massacrent les ennemis : un champ de ruines demeure après le passage d'un escadron de la *strathia*. Pourvus d'armes légères, un javelot et un arc, parfois une arbalète, ils sont insaisissables. Le respecté Machiavel détestait “ ces troupes étrangères qui servent en qualité d'auxiliaires ou comme mercenaires : elles sont inutiles et dangereuses pour le prince qui leur fera confiance et il ne sera jamais en sécurité¹⁴ ”. Le Toscan rappelle la soumission des Communes de l'Italie centrale aux

¹¹ F. Guicciardini, *Histoire d'Italie, 1492-1534*, 2 vol., Paris, 1996, tome II, p. 292 et P. Petta, *Stradioti, soldati albanesi in Italia (sec XV-XIX)*, Lecce, 1996, p. 52.

¹² M. Hobohm, *Machiavellis Renaissance der Kriegs Kunst*, 2 vol., Berlin, 1913, tome I, p. 484.

¹³ F. Rabelais, *Gargantua et Pantagruel*, t. III, chap. 25 et suiv.

¹⁴ N. Machiavel, *Le Prince*, Paris, 1980, chap. XII ; voir aussi : M. Beer, *Guerre d'Italia (1483-1527)*, Modène, 1989.

troupes anglaises, allemandes, menées par des aventuriers sans scrupules mais pense-t-il à ces sauvages soudards sans foi ni loi ? Il n'était plus utile de railler la guerre à l'ancienne : “ pouvait-on appeler état de guerre (entre les seigneurs) celui où l'on ne tuait point, où les villes n'étaient pas saccagées, ni les régimes abattus. Toutes ces guerres se faisaient si mollement qu'on les commençait sans crainte qu'on les continuait sans péril et qu'on les terminait sans dommage”. On aurait pu lui dire : *o tempora o mores* !!! Certes les combattants venus d'ailleurs perturbent le code d'honneur mais le siècle réclame d'autres usages.

À Venise, le cas est très différent car ce sont des sujets de la Sérénissime qui se battent, ils ne sont pas considérés comme des mercenaires par le gouvernement qui veut croire à la fibre patriotique de ces engagés. Leur paye fait vivre les familles restées au pays, en Dalmatie, en Albanie, en Grèce, dans les provinces vénitiennes de l'empire colonial et les autorités précisent scrupuleusement qu'après une phase guerrière, les soldats doivent revenir chez eux. Le gouvernement organise le départ et prévoit le retour en Crète, au Péloponnèse ou en Albanie. Les exemples ne manquent pas ! Ce ne sont pas des “ étrangers ” mais des sujets dans l'ensemble loyaux et fidèles. Après la signature de la paix de Ferrare en 1428, mettant fin à la première phase des guerres milanaises (1426-1454), il faut rapatrier 6 000 stradiotes vers l'outre-mer et mobiliser pour cela un grand nombre de navires ¹⁵. Cette situation se reproduit en 1454 après la signature de la paix de Lodi permettant aux belligérants d'envisager la reconstruction à la suite d'un traité signé par toutes les puissances régnant en Italie.

Pendant ce ^{xv}^e siècle si agité, la convergence des intérêts économiques et de la réalité politique dans la péninsule se renforce au profit des Vénitiens. C'est vrai, la guerre est toujours vécue comme une extrémité à cause des dommages qu'elle cause à l'activité économique. Mais c'est aussi une formidable opportunité offerte aux reconSTRUCTEURS, négociants et artisans.

La première phase de l'occupation de la *Terraferma* précède l'élection du doge belliqueux Francesco Foscari en 1423. Malgré les avertissements lancés par son prédécesseur, Tommaso Mocenigo, le gouvernement vénitien poursuit l'annexion de vastes territoires qui formeront le *Stato da Terraferma*. Après les tentatives couronnées de succès contre Padoue, Vicence et Vérone en 1402 et 1406, les opérations se

¹⁵ A.S.V., *senato, secreta*, reg 11, c. 21.

poursuivent en direction du Frioul jusqu'en 1420 : c'est la démarche appelée par le Sénat de Venise : *actum de imperio credere*, fièrement annoncée à la face du monde. A partir de cette date, l'effort de guerre devient une priorité économique et politique pour le gouvernement vénitien. Cependant, à notre avis, le rôle de la " coloniale " n'est pas assez mis en évidence dans l'ensemble du dispositif militaire vénitien. Pourtant, sans elle rien n'aurait été possible¹⁶.

Un document exceptionnel permet de saisir l'importance de la participation de ces combattants venus d'ailleurs : il s'agit du *copialettere* de Lorenzo Loredan, élu proviseur de l'armée en 1477¹⁷. Pendant une année, il parcourt la Terre ferme vénitienne, du lac de Garde au Frioul et décrit les innombrables obstacles qu'il doit surmonter. Très proche des hommes de troupe, il dénonce l'impéritie du Conseil et la désorganisation de l'état-major¹⁸. Citons quelques exemples extraits de cette correspondance inédite.

Le Provisur général Loredan représente la République auprès des chefs de guerre, condottieri meneurs d'une troupe salariée. Il n'est pas un combattant au sens strict du mot, c'est le superviseur de l'armée en marche, autant un intendant qu'un chef de corps. Il s'occupe des approvisionnements, de la paye, du rappel des troupes et du contrat des condottieri¹⁹. Avec les collatéraux (généraux), il tient les rôles d'engagement des *condotte*. Dès son arrivée au front, le 10 septembre 1477, il constate que " il n'y a que 354 hommes engagés par le condottiere Cola et non 486 comme le déclare cet incapable vice-collatéral de Brescia qui mérite un blâme par son inattention²⁰ ". Furieux, il propose que ce vénitien incompetent " soit démis de sa charge pour donner l'exemple car si nous le gardons, il commettra d'autres erreurs ". Nécessaire reprise en main avant de lancer l'offensive !

La tâche n'est pas aisée car le Provisur Loredan a besoin des gouverneurs vénitiens installés dans les villes soumises pour amasser l'argent de la solde et les victuailles. Si ces deux éléments, essentiels à la vie du stradiote, ne sont pas bien gérés, tous les désordres sont à craindre²¹. Loredan reçoit les ordres du Sénat et sur le terrain doit

¹⁶ M. E. Mallet, *L'organizzazione militare di Venezia nel '400*, Rome, 1989, p. 191.

¹⁷ A.S.V., *senato, Provveditori da Terra et da Mar*, busta 24 (par la suite Loredan).

¹⁸ M. Mallet, *L'organizzazione...*, *op. cit.*, p. 92.

¹⁹ Loredan, f. 21.

²⁰ Loredan, f. 52 et suiv.

²¹ *Ibidem*, f. 20, f. 32.

veiller à l'aboutissement de ces directives. Les capitaines des garnisons cantonnées dans les châteaux forts regroupent les chevaux destinés à la remonte des stradiotes si généreux dans le combat mais peu soucieux d'économiser les fournitures ni les montures. À la lecture de ces remarquables lettres, il faut admettre la volonté farouche du Proviseur de constituer un embryon d'armée de métier, composé des *condotte* italiennes, celle de Colleoni et autre Carmagnola, avec l'ajout de la coloniale.

Quand, au mois de novembre 1477, Lorenzo Loredan mobilise les contingents de la vallée padane pour les expédier rapidement dans le Frioul menacé par les razzias des Turcs, il prend la peine de désigner des soldats de métier pour encadrer les *provisionati*, soldats italiens recrutés sur place. Mais l'apport des stradiotes s'impose aux yeux de tous même si le risque de la désertion menace la bonne exécution des plans de bataille. Le Proviseur confronté à ce problème mobilise toute la structure administrative pour trouver et condamner les coupables. Il propose en particulier un contrôle très strict d'un bataillon démobilisé en partance pour la ville albanaise de Croia, afin de débusquer les traîtres et les voleurs qui espèrent échapper aux foudres de la justice militaire²².

Dans les faits, ces incidents, rares, ne provoquent pas de retournement de situation. Le rappel de mémorables faits d'armes attribués aux stradiotes, “ *nostri tanti vigorosi stradioti* ”, est là pour minimiser les manquements à la discipline et à l'obéissance. Marino Sanudo évoque à plusieurs reprises le comportement turbulent et parfois imprévisible des membres de la coloniale. Il cite le grand courage de Todaro Remessi mais la désobéissance chronique de son fils Getta²³. En 1509, celui-ci est convoqué par le proviseur Francesco Pasqualigo qui le met en garde mais ne peut le licencier “ car il est trop utile dans cette bataille du Frioul²⁴ ”. Peu de temps après, les frères Giorgio, Domenico, Pelegrin Busich et leurs compagnons albanais Alessio Bua et Francesco Sbrojavada, chefs d'une armée de 5 600 stradiotes engagés dans cette région doivent justifier leur conduite brutale à l'égard des vaincus et le manque de respect à l'égard du proviseur²⁵. De toute façon, comme ce fut le cas pendant la guerre de Ferrare, les autorités passent l'éponge car “ *e necessario da ben reusir la prexente expeditione, li*

²² Loredan, f. 26.

²³ Marino Sanudo, *I diarii*, 2e éd., Bologne, 1969, tome XIII, c. 8 et L. Amaseo, *Diarii udinesi dell'anno 1508 al 1541*, Venezia, 1884, p. 221.

²⁴ *Ibidem*, tome IX, c. 110, 387, 500.

²⁵ Sanudo, *I diarii*, *op. cit.*, tome X, c. 225.

*qual stradioti non e dubio che gran reputation e utele a le chose nostre*²⁶”. Seuls ces farouches soldats, experts de la cavalerie légère, peuvent harceler les lignes de communication et poursuivre l’ennemi en plein désarroi.

La renommée de la victoire de Fornovo en 1495 contre l’armée du roi de France donne l’occasion aux stradiotes servant la République de trouver du travail auprès de nouveaux maîtres. Ils savent répondre coup pour coup aux épouvantables cruautés commises par les Turcs. Ne dit-on pas à Venise que dans la ville d’Udine prise par les Turcs pendant quelques mois, on relèvera mille cadavres de vieillards, hommes et femmes égorgées, gisant dans les rues. D’autres seront décapités, démembrés et empaillés²⁷. À l’autre extrémité de l’Adriatique, après la prise de Modon par les Janissaires, une fille du sultan victorieux reçoit trois cents têtes coupées à des jeunes captifs, comme cadeau de mariage²⁸.

Les *oltramarini* ou autres *suditi*, *homeni di i nostri luoghi*, savent se comporter avec autant de brutalité et les généraux vénitiens comptent sur l’effet dissuasif de tels châtiments. L’idéal chevaleresque magnifié par Pétrarque est oublié : “ Vertu contre fureur, se lèvera l’armée et la bataille sera courte, car l’antique valeur dans les cœurs italiens n’est pas encore morte²⁹ ”. Dans une lettre, Machiavel se déclare stupéfait par la situation : “ beaucoup savent que je n’ai jamais eu en haute estime les Vénitiens, même au temps de leur plus grande puissance. J’ai toujours trouvé plus étrange qu’ils aient conquis et gardé leur empire qu’ils ne l’aient perdu [...] ce qui m’ahurissait, c’était leur manière de faire les choses sans généraux ou soldats qui leur fussent propres³⁰ ”. Les Français aussi ne peuvent comprendre la fidélité de ces démons sortis du néant alors que leurs “ gens d’armes (français) sont des gentilshommes, donc des nobles et leurs fantassins des personnes issues de petites conditions. Alors ces nobles refusaient de combattre aux côtés des roturiers fantassins et préféraient combattre dans l’équipage qui convenait à leur naissance³¹ ”. Dommage pour eux car les plus fameux capitaines, La Palice, Bayard et Gaston de Foix, laissaient leur vie dans ces campagnes d’Italie peut-être sous les coups des sournois stradiotes.

²⁶ A.S.V., *senato, mar*, reg. 11, f. 146.

²⁷ Sanudo, *I diarii*, *op. cit.*, tome III, c. 19.

²⁸ *Ibidem*, tome III, c. 1523.

²⁹ Pétrarque, chant XVI, vers 93-96.

³⁰ Comte Sforza, *Pages immortelles de Machiavel*, Paris, 1947, p. 138, lettre du 26 août 1513.

³¹ J. B. Dubos, *Histoire de la ligue de Cambrai*, 2 vol., Paris, 1893, tome II, p. 141.

Pendant ce temps, les Vénitiens lancent la coloniale à l'assaut de Ferrare en utilisant une escadre de galères qui sont menées par des matelots originaires eux aussi des provinces coloniales. Parfois c'est vrai le succès se dérobe et l'échec de la flotte de Trevisan, anéantie dans les eaux du Pô, ne peut faire oublier la déroute terrestre sur le champ de bataille d'Agnadel. L'Arioste écrira les pages sublimes de son *Roland Furieux*³² pour narrer ces épisodes qui ébranlent la foi des Vénitiens dans le courage et le dévouement de la coloniale. Le chroniqueur vénitien Girolamo Priuli cherche à comprendre les causes de la défaite et pour la première fois propose une explication inattendue pour l'époque : “ c'est à cause de l'habitude d'engager des hommes d'autres pays pour se battre à notre place³³ ”. En fait, le gouvernement avait refusé d'envoyer les renforts réclamés par Trevisan, désireux de voir les stradiotes se joindre à lui et renforcer l'ardeur défaillante des soldats de la péninsule. Ce furent des *condottieri* italiens qui menaient le gros des troupes : les plus célèbres d'entre eux présents sur le champ de bataille ayant conclu quelques petits arrangements pour épargner à leur entreprise militaire de trop gros dommages.

Pendant la guerre de Ferrare (1481-1484), le gouvernement vénitien demande à Nicolo Contarini de ramener mille stradiotes à bord de huit navires, dont certains arbalétriers à cheval. À la suite des premiers succès éclatants, dès le mois de novembre 1482, le Sénat réclame une nouvelle campagne de recrutement. Le navire de Marino di Alberi doit ramener à Venise quatre-vingts stradiotes de Lépante et cent douze de Modon mis à la disposition de Contarini. Nommé Proviseur aux stradiotes, il renouvelle les contrats passés par son prédécesseur Antonio Boldù. Cependant il tente de limiter la fougue dévastatrice de ces soldats en refusant de payer comptant la prime réclamée par les stradiotes. Ceux-ci victorieux à Argenta, veulent marchander la valeur de quarante-deux têtes coupées sur les cadavres des soldats allemands capturés après la bataille. En 1484, c'est Bartolomeo Minio, ancien recteur de Nauplie, qui se charge de regrouper les volontaires destinés à servir sous les ordres de Pietro et Vettor Soranzo. Ils seront ainsi plus de 3 000 stradiotes venus de Morée mais aussi de Zante et de Durazzo. Une fois démobilisés après la signature de la paix de Bagnolo en août 1484, tous sont renvoyés chez eux et cinquante chefs d'escadron, récompensés par l'insigne des chevaliers de

³² Arioste, *Le Roland furieux*, chant XL.

³³ Girolamo Priuli, *I diarii... op. cit.*, tome V, c. 55-56.

Saint-Marc “ se mettront ainsi à notre service quand nous le demanderons³⁴ ”. Une autre prestigieux Proviseur aux stradiotes, Federico Contarini, saura se faire apprécier par ces redoutables aventuriers. Lieutenant de la Patrie du Frioul en 1509, puis chef des stradiotes en 1511, il favorise l’installation des troupes sur place. Ce chef vigoureux sait plaire aux soldats car il autorise le saccage en contrepartie d’une discipline de fer. Ceux qui sont parfois nommés “ corsaires sur terre ” épouvantent les adversaires : pendant le mois de juin 1482, les stradiotes débarqués par la flotte de vingt-quatre galères de Vettor Soranzo mettent la ville d’Ortona à feu et à sang, provoquant la panique dans les rangs ennemis³⁵. Triomphant, le chef de la *condotta* porte les têtes coupées aux pieds du proviseur de l’armée pour recevoir la prime car “ selon la coutume on leur donne un ducat ”. Tous “ craignent la cruauté des stradiotes ”, en particulier celle des Dalmates (*Schiavoni*) et des Albanais.

Les Grecs venus de Modon font merveille, ils sont près de 1 500 engagés dont cent avec leur cheval originaires de Lépante. La revue des troupes organisée au Lido se termine par la signature des contrats d’engagement. Les chefs réclament certaines clauses favorables : trois retiennent l’attention. La première concerne les provisions : ils n’exigent pas de ravitaillement, préférant deux ducats pour chaque enrôlé. En fait, vivant de rapines sur le terrain, la solde est plus motivante. La deuxième concernant la qualité du commandant, ils exigent que ce soit un noble vénitien connaissant leurs usages qui prenne la tête de la troupe. Voilà pourquoi les proviseurs proviennent du corps des administrateurs des colonies. La troisième concerne le versement de 400 ducats au comptant pour chacun. Le gouvernement cède sur chaque point et l’ancien recteur de Nauplie prend la tête de l’escadron. Aux mille stradiotes à cheval, il faut ajouter mille *Zagdari*, fantassins “ désespérés qui n’estiment même pas leur vie, prêts à arracher la langue, à couper une main, à se saisir des yeux des vaincus, ou mieux de la tête, pour obtenir leur prime³⁶ ”.

La plupart d’entre eux participent aussi à la campagne militaire en Pouilles, en particulier les deux cents stradiotes qui prennent Brindisi avec près de 5 000 têtes de

³⁴ Sanudo, *Le Vite di dogi (1474-1494)*, 2 vol., éd. A. Caracciolo Arico, Rome, 2001, tome II, p. 431.

³⁵ A. Sanudo, *Les Commentaires de la guerre de Ferrare entre les Vénitiens et le duc Hercule d’Este*, Venise, 1829, p. 30.

³⁶ Sanudo, *Les Commentaires...*, *op. cit.*, p. 114. Et M. Mallett, J.R. Hale, *The military organization of a renaissance state, Venice 1400-1617*, Cambridge, 1984, p. 73.

bétail et 400 chevaux pour butin³⁷. Cette bataille a pour objectif d'ouvrir un deuxième front méridional pour empêcher les renforts des coalisés contre Venise de rejoindre la vallée padane. Le fils aîné de Ferrante d'Aragon, roi de Naples, allié du maître de Ferrare, le nommé Alphonse de Calabre, mobilisait des forces qui furent contraintes de rester sur place pour limiter l'ardeur des furieux assauts des stradiotes contre ses terres au lieu de se porter au secours des Ferrarais. En peu de temps, Giacomo Marcello à la tête de neuf mille hommes, dont trois mille Grecs de Corfou et quatre-vingt-quatre Albans, arbalétriers à cheval, remporte un grand nombre de victoires. Une campagne de terreur plonge la Basilicate dans la désolation : vingt-quatre châteaux pris d'assaut protègent le ravitaillement des stradiotes survoltés par l'appât du gain. Les prises enrichissent les mercenaires : hommes, animaux, marchandises de prix et " tout le monde, ici, les craint beaucoup même quand ils sont insoumis et querelleurs et quand ils maltraitent les prisonniers ou qu'ils tuent facilement ceux qu'ils capturent car ils rendent de grands services ". Souvent les localités qui refusent la reddition sont offertes à la vindicte de la *strathia* : " *dà a sacco a stradiothi per ne se haver vogni render* ", et tous les excès se produisent.

La frugalité, la rusticité de ces soldats font leur mérite. Commynes dit qu'ils dorment dehors toute l'année. Sanudo donne des renseignements sur ces opérations de recrutement de masse selon les besoins, à Modon, Coron, Zante, Lépante et Nauplie. Les recteurs de Corfou aussi s'empressent de regrouper les hommes, surtout quand les fuyards arrivent en masse, poussés par les Turcs. Le Proviseur Giacomo Marcello emmène avec lui " trois mille Grecs de Corfou " avec quatre-vingt-quatre stradiotes albanais. Au total, plus de neuf mille personnes attaquent Otrante, Gallipoli en direction de la Basilicate. Dans cet épisode, le valeureux Metaforos Zaratin se couvre de gloire en forçant la chaîne du port avec sa galère. Dès l'annonce de cette victoire, près de 1 500 Corfiotes veulent partir en Pouilles " *al guadagno* " dit Sanudo³⁸. Émigration de la misère, n'en doutons pas !

Quand Venise entreprend de s'occuper des affaires italiennes afin de mieux pourvoir les besoins en matières premières, chanvre de la vallée du Pô, minerais du Piémont alpin, bois d'œuvre des Dolomites, elle conquiert de vastes territoires par la force des armes dès le début du XV^e siècle. Le gouvernement vénitien comprit alors que la fougue des

³⁷ *Ibidem*, p. 131.

soldats de la coloniale devait se plier aux règles de la guerre moderne ; c'est pour cela qu'il fit appel aux stratèges du temps, payés à prix d'or. L'alliance avec le maître de Milan, Gian Galeazzo Visconti, autorise l'anéantissement de la famille des Carrara de Padoue : ainsi Venise s'adjuge Vicence, Vérone et Padoue. C'est la première étape de la constitution du *Stato da Terraferma* dans la péninsule. Plus tard, l'élection du doge vindicatif Francesco Foscari relance les guerres de Lombardie, " lui qui s'abat sur sa proie comme l'épervier ou le faucon ". Puis, peu de temps après, le retournement d'alliance contre Milan annonce trente années de guerre ininterrompue en Italie septentrionale.

Un premier front concernait le contrôle du Pô et de l'Adige. Faut-il rappeler les épisodes fameux du siège de Brescia quand les soldats charpentiers de la coloniale arment une escadre fluviale sur le lac de Garde pour contourner les contingents milanais. Cette bataille de Rovereto où sont regroupés six galères et vingt-cinq bateaux longs, hissés grâce au halage de deux mille bœufs au-delà des collines, opération menée de main de maître qui fit l'admiration des polémiques de l'époque. La gloire des nobles de Venise traverse les frontières : Francesco Barbaro, défenseur de Brescia pendant les trois ans de siège, n'aurait pu l'emporter sans l'appui décisif des *condottieri*, capitaines mercenaires venus d'ailleurs. La plupart des chefs de guerre des armées de Saint-Marc venaient d'Italie : Carmagnola en 1432 payera de sa vie le soupçon de trahison. Ce ne fut pas le seul : les Florentins exécutent Baldaccio d'Anghiari, les Milanais Tiberto Brandolini et les Napolitains Jacopo Piccinino. A l'évidence la fragilité des relations entre les *condottieri* et les gouvernants préparait parfois une issue fatale à des négociations entretenues dans le secret. Mais Gattamelata, dont la statue équestre signée Donatello orne Padoue, sut par sa loyauté attirer le respect. Le plus illustre, Bartolomeo Colleoni, de Bergame, peut, en 1475, exiger " qu'une statue de bronze lui soit élevée à San Marco ". Le gouvernement demande à Verrochio de dresser la statue près de la *scuola San Marco* ! L'honneur de la République est sauf, la statue du *condottiere* se dresse bien près de Saint-Marc, mais de la *scuola* de Saint-Marc et non pas à l'ombre du palais du gouvernement. L'Histoire a retenu et célébré le souvenir de

³⁸ Sanudo, *Les Commentaires...*, op. cit., p. 125.

ces “ vertueux condottieri ”, soldats mécènes, admirés et craints à la fois³⁹. Ces seigneurs de la guerre, maîtres de cités prospères qu’ils embellissent, entourés d’un clan familial héritant de la *condotta*, comme on le ferait d’une entreprise, discutent avec tous les princes de leur temps. Rien n’aurait pu être possible sans la détermination farouche de leurs subalternes. Les rustres besogneux et féroces, descendus des montagnes stériles (les Balkans) pour chercher fortune et *ventura* en combattant.

Qui sont-ils ces valeureux combattants expatriés ? Il y a tout d’abord les Albanais : par exemple, les membres des familles claniques Bua, Busich, Renessi et Manes. Condottieri de second rang, ces hommes appartenant à des lignages ayant voué leur destin à celui de leurs armes, se retrouvent sur tous les fronts. Personne n’a oublié à Venise le terrible Busich associé à Pietro Bua vitupérant en 1459 contre un escadron de Janissaires en Morée. Dans les années 1465, le clan Busich sème les rejetons de sa *stirpe* à Nauplie, à Croia et à Scutari.

Pendant la guerre de Morée, dite aussi première guerre contre les Turcs entre 1463 et 1479, des forces militaires de tous horizons firent engagées dans les combats navals et terrestres. Après la chute d’Argos, une des premières défaites vénitiennes en 1463, l’échec des condottieri italiens consacre la valeur des stradiotes locaux : engagés par les Vénitiens, Bertoldo d’Este puis Sigismond Malatesta ne peuvent rendre les coups portés par les janissaires. Dans les années 1480, les mercenaires réduits à l’inactivité après la signature de la paix en 1479 avec le sultan fomentent une révolte contre l’autorité vénitienne en Morée. Un des révoltés, Mexa Busich, combat Pietro et Duma, deux de ses cousins, avant de conclure un accord avantageux pour tous⁴⁰. Ces connivences entre membres d’un même clan entravent la bonne tenue des contacts avec les Turcs installés dans la région. En 1484, le secrétaire Giovanni Dario est accablé de reproches par le sultan qui considère “ que ces Albanais sont liés entre eux en parentèle et faction, inséparables comme le sont les cerises et que leur chef Pietro Busich cause un grand dommage préjudiciable aux conclusions de la paix⁴¹ ”. Après la déroute des armées

³⁹ R. de la Sizeranne, *Le Vertueux Condottiere, Federigo de Montefeltro, duc d’Urbino (1422-1482)*, Paris, 1927, p. 221 et Domenico Malipiero, *Annali Veneti*, ed. A. Segre, Archivio Storico Italiano, VII, 1843, p. 141.

⁴⁰ Sanudo, *I diarii*, op. cit., tome III, c. 1069 et P. Petta, *Stradioti soldati albanesi in Italia, sec. XV-XIX*, Lecce, 1996, p. 86 et suiv.

⁴¹ G. Dario, *Venti due dispacci da Constantinopoli al doge Giovanni Mocenigo*, Venezia, 1992, p. 110 et suiv.

vénitiennes contre les Turcs dans la péninsule balkanique, nombreux sont ces stradiotes à s'engager auprès des princes italiens.

La guerre de Ferrare sera marquée par leur renommée acquise dans le Péloponnèse : ces *stratioti vecchi* animeront la moindre escarmouche. Certains restent fidèles à la République : Repossi Busich réclame en 1497 une augmentation de salaire. Satisfait en partie, le Sénat déclare sans retenue que “ c’est le plus illustre des Busich, la première famille des Albanais ”. Ils sont nombreux à recevoir l’honneur “ de porter l’insigne de Saint-Marc sur la poitrine et la casaque dorée ”, quand ils sont nommés chevaliers de Saint-Marc⁴². Citons pour mémoire Domenico, Vettor et Giorgio Busich parmi la liste des heureux élus. Plus tard en 1501, Domenico et Repossi Busich, députés des stradiotes de Nauplie, un des derniers centres de recrutement, base arrière des mercenaires albanais, réclament une juste compensation après la restitution de prises de guerre au pacha de la région⁴³. Tout naturellement, nous les retrouverons dans le Frioul après leur rapatriement en Italie : en 1500, sous les remparts d’Udine, Domenico Busich combat en duel le Grec Theodore Rali pour régler un différend personnel. Sa force de caractère et sa compétence dans l’art de la guerre font de lui un auxiliaire précieux des Provisours vénitiens. Pendant les batailles contre les coalisés regroupés dans la ligue de Cambrai, il se couvre de gloire menant une troupe de 125 combattants audacieux . L’humaniste Luigi da Porto combat à ses côtés et le considère comme “ un véritable chef de guerre à l’antique, d’une autorité considérable parmi son peuple⁴⁴ ”. Il combat avec l’aide de supplétifs turcs du comte Yvan, si décrié par la propagande anti-vénitienne, et doit affronter sans scrupule un Albanais, Mercurio Bua, aussi célèbre que lui mais au service d’un adversaire de la République⁴⁵. Malheureusement, l’ivresse de la victoire nuit à la réputation du condottiere albanais. En 1512, Domenico Busich participe au massacre d’un contingent français pris autour de Brescia⁴⁶. Ce coup d’éclat l’oblige à fuir quand la contre-attaque des coalisés entraîne la déroute des troupes vénitiennes. Un de ses compagnons, Andrea Mauressi, dénoncé et menacé, tente de s’échapper en vain. Il doit racheter sa liberté pour le montant très élevé de 810 ducats (environ 2,5 Kg d’or) : c’est dire le prix de ces capitaines. Leur réputation est telle que

⁴² Sanudo, *I diarii*, *op. cit.*, tome III, c. 619.

⁴³ C. Sathas, *Documents...*, *op. cit.*, tome VII, p. 73.

⁴⁴ L. da Porto, *Lettere storiche*, Florence, 1857, p. 112.

⁴⁵ C. Pasero, *La storia di Brescia*, vol. II, *La dominazione veneta (1426-1575)*, Brescia, 1963, p. 259.

⁴⁶ Sanudo, *I diarii*, *op. cit.*, tome XIX 34, XXVII, 177, 425.

les princes de l'époque désirent, eux aussi, engager ces mercenaires. Le roi de Castille en 1497 engage vingt-sept compagnies de stradiotes, puis le roi de France Louis XII à son tour confie un escadron au seigneur de Fontrailles. Les Français pratiquent le recrutement "à la vénitienne" : les chefs de corps stradiotes, grecs et albanais obéissent à un proviseur de l'armée royale. C'est vrai, "ils sont insolents, très indisciplinés et se comportent scandaleusement mais leur ardeur est sans égale". Pendant ces terribles guerres d'Italie, les stradiotes installés dans le royaume de Naples trouvent facilement du travail et délaissent parfois les rives de la lagune. En 1494, Giovanni Castriote, un fils de Skanderbeg, vivant à Naples avec sa mère, se charge "de recruter des stradiotes pour préparer la riposte contre les Français". Peu de temps après, le roi de France engage un membre du clan Musich, lui aussi résidant à Naples, pour affronter les siens ! Quant à Domenico Busich, aidé par les stradiotes du camp adverse, il réussit à fuir la cité meurtrie et trouve refuge à Nauplie. Il reste utile malgré l'éloignement car il organise le recrutement des combattants désireux de rejoindre la lagune⁴⁷. Mourir pour Venise est le destin des valeureux représentants de ce clan albanais mais ils ne sont pas les seuls.

Nous avons évoqué le nom de Mercurio Bua. Parfois nommé Maurizio, il est originaire lui aussi de Nauplie, né d'un père nommé Alessio. Faisant partie de ces réfugiés loyaux à Venise qui, après avoir quitté l'Albanie envahie par les Turcs, s'engagent dans les armées vénitiennes, Mercurio Bua dès l'âge de 14 ans se fait remarquer.

Redouté sur tous les champs de bataille, il commit la faute de servir Ludovic le More, maître de Milan, malgré l'interdiction faite à tous les stradiotes originaires du *Stato da Mar* vénitien. Nommé comte de Roccasecca après la victoire, il conduit une expédition contre Gênes et passe sous les ordres de l'empereur en guerre contre Venise. Marino Sanudo décrit le prestige de ce soldat mais regrette son engagement auprès d'un ennemi farouche de la République. Il sait malgré tout que le lien de la *stirpe* unit les stradiotes albanais, quoi qu'il puisse se passer⁴⁸. Après la victoire vénitienne consacrée en 1513, Mercurio Bua accepte de servir les Vénitiens et se propose d'attirer les Albanais restés fidèles à l'empereur. Marino Sanudo décrit la réception organisée en son honneur dans le palais ducal, très élégant et richement vêtu. Le commandant en chef des

⁴⁷ P. Petta, *Stradioti...*, *op. cit.*, p. 90.

troupes vénitiennes, Bartolomeo d'Alviano, lui propose un corps de troupe qui s'illustre à Marignan, puis à Vérone : ses trois cents stradiotes feront merveille. Sa belle longévité lui permet d'épouser à l'âge de 40 ans Maria Boccali, fille de Caterina Arianiti, une tante de Skanderbeg. Ensuite, il épouse une jeune patricienne, fille d'Alvise Balbi de San Julian puis installé à Trévis, il finira sa vie autour de 1539.

Ce serait injuste de ne pas mentionner les stradiotes grecs, eux aussi valeureux soldats, tels Constantin et Théodore Paléologue, Clada et Ralli, sans oublier Theodore Frassina et son compagnon Pietro Basta, morts tous les deux devant Brescia en 1510, " après avoir rompu 50 lances dans la mêlée et dont jamais personne d'un tel talent n'est venu du Levant⁴⁹ ". Ceci serait une autre histoire.

Le destin du plus célèbre de ces chefs de guerre albanais, Giorgio Castriote, dit Skanderbeg, ne manque pas d'étonner. Jeune enfant entré dans le corps des Janissaires, il participe aux campagnes militaires conduites en Anatolie par le sultan Murat II. Ensuite, il se bat en Serbie au nom de son maître, puis devient gouverneur du district de Croia, l'ancienne possession de sa famille. En 1443, il trahit le sultan ottoman et proclame le soulèvement général de l'Albanie en organisant la ligue d'Alessio, regroupant l'essentiel des clans albanais autour des Musachi et des Balcha. En 1447, le République s'inquiète des succès militaires du prince albanais et propose une alliance au sultan⁵⁰. Un traité malheureux signé avec Alphonse V d'Aragon, suivi par la chute de Constantinople, précipite les événements. Pendant deux ans, Skanderbeg combat en Italie, entre 1460 et 1462, puis retourne en Albanie pour s'opposer aux Turcs victorieux en Bosnie en 1463. Pendant plus de dix ans, la guerre fait rage et emporte Skanderbeg en 1468.

Qu'ils soient soldats ou marins, les sujets coloniaux résidant dans la métropole sont sans doute assez nombreux pour revendiquer la reconnaissance d'un particularisme accepté par les autorités. Le processus d'intégration à la société urbaine d'accueil passe par une périodisation de phases de construction⁵¹. L'histoire des communautés étrangères dans la capitale cosmopolite d'un vaste empire colonial a donné des pages

⁴⁸ Sanudo, *I diarii*, op. cit., tome VIII, c. 480.

⁴⁹ Sanudo, *I diarii*, op. cit., tome XIII, 8 et L. Amaseo, *Diarii udinesi dell'anno 1508 al 1541*, Venise, 1884, p. 221.

⁵⁰ A. Gegaj, *L'Albanie et l'invasion turque au XV^e siècle*, Paris, 1967, p. 125. Voir aussi : Anonyme de Venise, *I fatti illustri del signor Giorgio Scanderbegh*, Venise, 1564.

superbes sur la définition d'une politique mise en œuvre par le gouvernement vénitien. Retenons quelques lignes directrices : d'abord n'accepter dans la lagune que la présence "utile" de ces migrants, ensuite éviter la constitution de regroupements "nationaux" en marche vers une marginalisation spatiale et culturelle, enfin limiter les flux générés par une immigration de la misère⁵². Une réponse très originale fut apportée à ces trois questions lancinantes, il s'agit de la création des *scuole* destinées à renforcer les liens entre des communautés de sujets coloniaux installés dans la ville et les habitants de la cité⁵³. Le gouvernement vénitien accepte de créer un cadre permettant à ces sujets de cultiver des valeurs spécifiques dans les règles du droit d'association. Le désarroi des immigrés balkaniques ne doit pas évoluer vers un sentiment de frustration exacerbé. En 1447, ce sont les Albanais, stradiotes ou courriers, souvent rameurs, qui obtiennent les premiers le droit de se réunir dans une maison appartenant à la communauté, payée après une souscription près de San Maurizio. Certes, le gouvernement exige la tenue d'un fichier des inscrits pour appliquer une surveillance méthodique des membres de la confrérie⁵⁴. En 1451, c'est au tour des Slavons, Dalmates méritants : "touchés à mort dans nos armées venus ici sur notre territoire [...] parce qu'ils n'ont ni aide ni soutien [...] faisant l'aumône au portique du palais⁵⁵. Fonction d'entraide, association de secours mutuel mais aussi caisse de dépôt visant à faire fructifier les économies des membres de la confrérie. Peu à peu, le particularisme s'estompe et les ethnonymes, *l'Albanese lo Schiavone* et *il Greco*, en perdant leur article délaissent la tonalité étrangère au profit d'une culture vénitienne dominante. Maintenir l'ordre, c'est avant tout éviter le désordre et la nécessité de fixer juridiquement cette population instable mais courtisée par d'autres seigneuries italiennes en cette époque "de l'homme rare" devenait un atout politique. La *scuola* des Grecs, après un premier essai en 1456 suite à l'émigration des habitants de Constantinople chassés par les Ottomans, voit le jour tardivement en 1498. Repliée sur elle-même, bastion de l'orthodoxie et usant d'une langue indésirable dans la cité, la communauté de langue grecque se regroupait autour

⁵¹ D. Calabi et P. Lanaro, *La città italiana e i luoghi degli stranieri*, Rome, 1998. B. Imhaus, *Le minoranze orientali a Venezia (1205-1510)*, Rome, 1997, p. 181.

⁵² A. Ducellier dir., *Les Chemins de l'exil, bouleversements de l'est européen et migrations vers l'ouest à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1992, p. 211 et suiv.

⁵³ A. Ducellier, *Les Chemins de l'exil...*, op. cit., p. 209.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 211.

⁵⁵ A.S.V., *Consiglio dei dieci, Misti*, 14, f. 50, 19 mai 1451.

de l'église San Giorgio, gênée par ses caractères propres, obstacles à l'intégration réussie pour les autres.

Dans le tissu urbain de la cité lagunaire, il est possible encore de nos jours d'identifier sans peine les lieux de résidence de ces immigrants, stradiotes soldats et marins ayant versé leur sang pour l'honneur de l'étendard de Saint-Marc⁵⁶. Le recrutement massif de ces combattants, dans toutes les seigneuries italiennes, provoque un appauvrissement démographique irréversible dans les régions du littoral oriental de la Manche adriatique. Ce réservoir de main-d'œuvre convoité autant par les Vénitiens que par les Turcs ne peut remplir son rôle au début du XVI^e siècle. Les commandants de la Dominante, inquiets, constatent les dégâts : en 1554, le capitaine gouverneur de Zara, Paolo Giustinian, signale au Sénat que “ pour ce qui est des îles, [...] chaque fois qu'on manque d'hommes, on va s'y fournir, de sorte que ces pauvres îles sont épuisées et à moitié désertes⁵⁷ ”. Ce mal endémique frappe alors la République, connaissant pour la première fois de son histoire ce qu'elle redoutait le plus : le manque de bras. Dès 1499, Sanudo remarque l'absence “ de nos Slaves et de nos Albanais à bord de nos galères du lac de Garde, celle de Nicolo Pesaro n'a plus que 17 hommes à bord⁵⁸ ”.

Les ambitions coloniales de la Dominante s'évanouissent au début du XVI^e siècle et les stradiotes ayant fait la preuve de leur talent se mettent au service des princes d'Occident. Ce n'est plus une spécificité vénitienne.

Après des siècles d'hésitations, la République décide enfin, pendant la deuxième décennie du XVI^e siècle, de mettre en œuvre une flotte permanente et efficace. L'escadre du Golfe, toujours modeste avec sa dizaine d'unités, ne répond plus à la nécessité d'une situation d'alarme perpétuelle imposée par les Turcs. Pour cela, il faut résoudre le problème du recrutement des équipages et Cristoforo da Canal met l'accent sur ce point⁵⁹. La recherche des rameurs, voire des matelots, se révèle plus difficile après la cession d'importants territoires levantins aux Turcs depuis la paix de 1503. La première véritable alerte se produisait pendant les guerres d'Italie : pour limiter l'avancée du roi de France dans la péninsule, la République dépêche une flotte vers la Toscane. Sur les

⁵⁶ A. Ducellier, “ Les Albanais à Venise aux XIV^e et XV^e siècles ”, *Centre de Recherche, d'Histoire et de Civilisation Byzantines, Travaux et Mémoires*, tome II, 1967, p. 405-420.

⁵⁷ A.S.V., *senato, secreta, relazioni*, b. 55. Voir aussi à ce sujet : A. Tenenti, *Cristoforo da Canal. La marine vénitienne avant Lépante*, Paris, 1962, p. 74 et suiv.

⁵⁸ Sanudo, *I diarii*, *op. cit.*, tome II, c. 101, c. 376 par exemple.

vingt-cinq mille hommes recrutés, on compte seulement six mille Vénitiens et de nombreuses galères partent avec un équipage réduit, les commandants espérant embarquer des hommes dans les escales adriatiques. Hélas, cela n'est pas possible et le gouvernement envisage " de prendre des hommes, obligés d'aller sur les galères par la force mais salariés⁶⁰. La République exige la fourniture de dix galères aux villes dalmates et dix à la Crète. Peu de temps après le début de la guerre navale des années 1500 contre les Turcs, le capitaine général de l'escadre met à contribution les colonies : 11 galères sont équipées en Crète, 4 en Pouille, 2 à Corfou, 11 en Dalmatie (soit 3 à Zara, 2 à Sebenico, 1 à Cattaro, 1 à Lesina, 1 à Spalato, 1 à Pago, 1 à Arba, 1 à Tran). Tous les équipages sont recrutés dans ces villes et encadrés par des patriotes locaux⁶¹. Certains des commandants de ces galères communales des colonies sont honorés par le gouvernement vénitien : citons Alessandro di Gotti de Corfou, Francesco Chachuri de Pouille, Jacopo Barsis de Lesina⁶². Parfois, il faut faire appel à la réquisition de la marine marchande, ce qui provoque la réticence des marins, refusant une participation systématique aux combats sans obtenir de contrepartie. La grève éclate et pour calmer les esprits, le gouvernement verse des indemnités payées au comptant. Cela ne suffit pas et le Sénat découragé propose le recrutement forcé étendu à toute la population du *Stato da Terraferma*. Les paysans reconvertis malgré eux, " ces malheureux galériens italiens [...] inexperts à de tels exercices, ont peur de la mer, ont peu l'habitude de manger du biscuit et de boire de l'eau, sans compter qu'ils sont plus ou moins incommodés par les changements d'air⁶³ ". Les autorités décident de placer un Dalmate à chaque banc de nage pour former les conscrits, mais les relations à bord se détériorent rapidement. Les Grecs faisaient défaut, puis ce furent les Albanais et ensuite les Dalmates ! La coloniale perd ses forces vives et la République est menacée, Cristoforo da Canal envisage alors une réforme de grande ampleur pour éviter l'irréparable⁶⁴.

En 1545, après des années de virulentes discussions au sein des conseils, le gouvernement accepte d'armer les nouvelles galères uniquement par des forçats. Ceci

⁵⁹ A. Tenenti, *Cristoforo da Canal, la marine vénitienne avant Lépante*, Paris, 1962, p. 4 et Sanudo, *Diarii*, *op. cit.*, tome 55, c. 297.

⁶⁰ Girolamo Priuli, *I diarii*, *op. cit.*, fasc. 4, p. 199.

⁶¹ F. C. Lane, " Naval actions and fleet organisation (1499-1502) ", *Renaissance Venice*, éd. J. R. Hale, Londres, 1973, p. 146.

⁶² A.S.V., *senato, mar*, reg. 15, f. 61.

⁶³ A.S.V., *senato, secreta, relazioni*, b. 55, f. 10.

⁶⁴ A. Tenenti, *Cristoforo da Canal...*, *op. cit.*, p. 73.

sans doute afin d'éviter les incidents causés par les Dalmates quelques années plus tôt. L'organisation et la gestion de ces chiourmes relève du *Collegio dei condannati*. Une véritable révolution culturelle secoue alors la société vénitienne.

Le chroniqueur Girolamo Priuli dénonce le manque de conviction des nobles vénitiens qui se détournent des affaires maritimes pour s'engager dans l'exploitation des domaines agricoles. L'exemplarité de l'engagement des élites dans le destin maritime de la République n'étant plus de mise, les corps de métiers liés à cette activité, les gens de mer, cherchent sous d'autres cieux un travail devenu rare à Venise.

Quand la République déclare la guerre et engage ses troupes terrestres dans la dernière phase de l'histoire médiévale, elle prépare les contrats destinés aux condottieri⁶⁵. Quand le Sénat engage le fameux Roberto de Sanseverino pour une somme considérable évaluée à 120 000 ducats par an à partager avec ses neuf cents cavaliers, il est accompagné par Antonio Loredan, le proviseur aux stradiotes. Ce dernier est à l'origine des coups de force autour des villes de Lombardie, menés par Gasparo Sanseverino, le fils du commandant en chef, et de ses cinq cents stradiotes. Ils se battent ensuite en Romagne sous les ordres de Vettor Soranzo pour faire plier la résistance acharnée de la *condotta* de Niccolo Secco. L'Histoire rend hommage aux chefs, elle est injuste. L'image de ce soldat en quête de gloire et de fortune a occulté le rôle des hommes subalternes : les vaillants stradiotes. Cette *strathia* correspond malgré les apparences à une réelle italianisation des forces armées puisque ces hommes d'armes, d'origine étrangère certes, appartiennent bien à l'empire colonial. Ils se battent sous l'étendard de Saint-Marc et non pour leurs couleurs, leur cri de guerre est bien "*Marco, Marco* ", sur tous les champs de bataille des portes de Milan aux remparts de Modon. Qui oserait effectuer une comparaison entre Roberto de Sanseverino, Bartolomeo Colleoni, Erasmo da Narni (Gattamelata) et Constantin Paleologue, Giorgio Castriote ou Mercurio Bua ? Pourtant, tous appartiennent à d'illustres et valeureuses familles de militaires sans grande noblesse. Leur point commun : le palmarès des succès militaires. Les uns laissent le souvenir de leur action glorieuse grâce à des œuvres d'art évocatrices signées par les plus célèbres artistes de leur temps, les autres sont oubliés de tous. À Venise, les nobles conservaient le privilège de mener le navire au contact de l'ennemi comme ailleurs, le *miles* guidait son palefroi dans la mêlée. Ils sont les

⁶⁵ M. Mallet, *Le condottiere*, dans E. Garin (dir.), *L'Homme de la Renaissance*, Paris, 1990, p. 48-78.

défenseurs de la *patria* mais ils n'ont jamais redouté de remettre le sort de leurs possessions terrestres entre les mains expertes de la coloniale et l'Histoire prouve qu'ils ont eu raison.